Epouaira-lavra lo tsachao et son valet

Autor(en): **Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 41

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-207160

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

48me ANNÉE — N° 41. Samedi 8 octobre 1910

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames,** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES PATOIS

Un des meilleurs écrivains français, André Theuriet, a écrit à plusieurs reprise des pages charmantes sur les patois de son pays, si proches parents des nôtres. On ne lira pas sans intérêt, nous en sommes sûrs, ce qu'il disait à ce sujet il y a tout juste dix ans :

Les vocables imagés et suggestifs des patois de nos provinces sont comme des fleurs sauvages que la culture n'a pas encore réussi à dénaturer, et qu'on ne rencontre plus qu'en des forêts ignorées ou sur des sommets peu accessibles. Autrefois, elles s'épanouissaient sur tout le sol français et changeaient de physionomie, suivant la configuration du sol, les paysages et les climats divers. Aujourd'hui, elles se raréfient et tendent à disparaître. — A mesure qu'une de nos provinces devient plus civilisée et qu'elle reçoit plus directement la culture parisienne, elle oublie son dialecte local et elle interdit à ses enfants de le parler. Pendant une bonne moitié du dix-neuvième siècle, les puristes, les faux lettrés et les maîtres d'école ont fait une si rude guerre à nos patois, qu'ils ont réussi à les détruire dans beaucoup de départements. Inintelligents et bêtement centralisateurs, ils n'ont pas compris que ces anciens parlers de nos provinces étaient autant de langues originales, antérieures à la langue française, et qu'elles ont servi à former l'idiome national, absolument comme les églantines sauvages sont indispensables pour créer les luxueuses roses des horticulteurs. — On s'en est aperçu trop tard, et aujourd'hui quelques dévots lettrés se hâtent de recueillir ces dialectes de la vieille France, avant qu'ils se soient envolés des lèvres de nos grand'mères et s'évaporent à jamais.

Dans ces derniers temps, certaines écoles littéraires ont mené grand bruit à propos de « l'écriture artiste ». Des écrivains contemporains se sont travaillé le cerveau et retourné les ongles pour rajeunir la langue et inventer des vocables plus aptes à traduire nos sensations et nos états d'âmes actuels. Ils ont créé des mots nouveaux, qui ne sont pour la plupart que d'affreux barbarismes, et nous avons vu se répandre dans les œuvres des romanciers et des poètes « modernistes » de bizarres néologismes : « facticité, endormement, ambiance, arquenciélé, lumière soleilleuse, etc... » ; toutes locutions aussi peu correctes qu'inexpressives, et, par conséquent, inutiles, les auteurs qui les ont forgées n'ayant eu, pour les employer, d'autre raison que de ne point parler comme tout le monde. Au lieu de se mettre la cervelle à l'envers, les écrivains piqués de la tarentule du néologisme obtiendraient de plus heureux résultats en étudiant les glossaires de nos dialectes provinciaux, car ils y trouveraient un trésor de mots imagés, savoureux, de bonne souche française.

Il y a là toute une jonchée d'antiques fleurs gardant, sous la poudre des années, de vives couleurs et de rustiques parfums. Je demande la permission à mes lecteurs d'en prendre au hasard quelques-unes et de les leur faire voir et respirer.

Quel joli mot, par exemple, que celui d' « érantèle » pour désigner la toile de l'araignée ! Ne sonne-t-il pas à l'oreille avec une aérienne légèreté qui rappelle la délicatesse de la dentelle ouvragée en forme de rosace, que l'insecte suspend entre deux ou trois brindilles d'arbustes ?... Et le vocable : « régrieuri », qu'on emploie dans le dialecte langrois pour « morfondu », ne vous fait-il pas immédiatement penser à quelque pauvre diable recroquevillé et grelottant sous le gel et la bise d'hiver ?... En patois meusien, une plaie cicatrisée se nomme une « viselle » ; ne pensez-vous pas que ce nom pittoresque rend bien mieux que « cicatrice » l'idée d'une blessure qui s'est fermée, mais dont la marque se voit toujours ?...

Tout comme la langue classique, les patois ont d'ingénieuses trouvailles pour exprimer les divers phénomènes atmosphériques. Ainsi, en Poitou, les paysans disent d'une violente pluie d'orage : « C'est une « érabinée » ; mais s'il s'agit de ces tièdes averses du printemps, qui ne durent que quelques minutes, ils les baptisent du nom charmant d' « avrillées ». Ces nuances d'expression existent également pour peindre différents états d'âme. En Barrois, un sournois s'appelle un « sugnard » ; on dit d'un homme morose qu'il est « hallu », et des gens qui souffrent d'un vague malaise qu'ils sont tout « débiscaillés ». Si vous faites le dégoûté et ne vous souciez point de boire dans le verre de votre voisin, on vous reproche d'être « nareux » ou « naireux ». Je ne sais si je m'en fais accroire, mais il me semble que ces rustiques qualificatifs ont la physionomie autrement énergique que les adjectifs français équivalents. Le patois du Verdunois possède deux verbes différents pour rendre l'action de regarder : « rewater », c'est, à proprement parler, observer d'une façon générale ; mais « répier », c'est fixer obstinément les yeux sur une personne, en se retournant au besoin pour la mieux examiner. Une fille, par exemple, dit d'un garçon indiscrètement curieux :

— Qu'est-ce qu'il a donc à me « répier », c' tui-là ?

Non seulement l'étude et la comparaison de nos vieux dialectes français sont, pour les linguistes, aussi intéressantes que peuvent l'être, pour un botaniste, les différentes flores des forêts, des prairies et des rivages ; mais les recherches étymologiques auxquelles on se livre à propos de ces pittoresques vocables patois donnent lieu à de curieuses découvertes. Beaucoup de ces mots ont une origine latine : ainsi « attédier » (ennuyer), « reciner » (réveillonner), « marander » (goûter), « aiguail » (rosée), « fenau » (fenaison), « métive » (moisson), quelques-uns sont nés spontanément de l'observation et de l'imagination créatrice des paysans, comme « clarine » (clochette des vaches), « bouillée » pour cépée, « chemineresse » (chanson de route), « bouillir dans l'or » (avoir fait fortune), s' « effourmier » (se disperser comme les fourmis hors de la fourmilière) ; d'autres enfin, en plus petit nombre, ont une origine celtique ou sont de provenance étrangère. Dans la Meuse, par exemple, il existe deux mots patois qui ont certainement des racines britanniques. Nous appelons « pipi » le noyau de la cerise, et « pip » est le mot anglais employé pour désigner le pépin de certain fruits ; nous disons aussi « tumer » pour verser à boire, et les Anglais appellent « tumbler » un grand verre à boire.

Ce sont, je le répète, ces patois de la vieille France qui fourniraient à nos écrivains le moyen le plus sûr de donner à la langue moderne une saveur nouvelle et une sève reverdissante. Malheureusement, nos romanciers et nos poètes les ignorent, et le jour où il voudront les connaître, il est à craindre que de ces dialectes provinciaux que nos enfants ne parlent plus, et dont il n'existe guère de documents écrits, il ne reste plus trace. La désuétude et l'atmosphère dissolvante de notre civilisation trop avancée les auront fait disparaitre.

C'est pourquoi, si j'avais voix au chapitre, je demanderais au ministre de l'instruction publique de créer, dans chacune de nos nouvelles universités, une chaire destinée à l'histoire et à la littérature patoises de chaque province.

André Theuriet.

Le plus grand chameau. — Un petit Vaudois et sa mère visitaient, la semaine dernière, le beau jardin zoologique de Bâle Arrivé devant la loge des chameaux, l'enfant, ouvrant de grands yeux :

— Dis, maman, lequel est le mâle ?

— Mais ne sais tu donc pas que le mâle c'est toujours le plus grand des chameaux !

Sténo-dactylographie. — Etes-vous toujours content de votre dactylographe, monsieur ? Continue-t-elle d'écrire sous votre dictée avec cette rapidité qui vous émerveillait ?

— Elle n'écrit plus, elle me dicte maintenant.

— Comment cela ?

— Elle est devenue ma femme.

EPOUAIRA-LAVRA,

LO TSACHAO ET SON VALET

L'étai on tot crâno cocardier po la tsasse, clli l'*Epouâira-lâvra*, quemet lâi desant. Ti lé z'an ie pregnâi son permi, et pu... route avoué sa vilhie giberna de militéro, sè gamatche, son pêtâiru, son tsin et sa quartetta dein sa catsetta. Quemet fasâi-te po tiâ tant de lâivre, de dzé, de corbè ? Baillîve pas son secret à tot lo mondo. Tot parâi, l'autr'hî que l'étâi bin verî, ie coudhîve espliquâ lo commerce à son valet. I'é oïu çosse et vo lo baillo po lo mîmo prix.

Lo valet. — Mâ, dis-mè vâi, père, porquie preind-to 'na giberna po alla dinse à la tsasse ?

Lo père. — L'è po mettre lè quartette quand l'è qu'on vâo bâire oquie eintre doux cabarets.

Lo valet. — Et tè gamatche, l'è po ne pas tè cofèï quand faut travèssâ dâi riô.

Lo père. — Quinstet, bornican. On ne travèsse min de riô. On tsasse d'onna pinta à onn'autra et lè gamatche no servan po quand on è dein onna câva. Clli que dâi tèri âo bossaton sè met à dzènâo et dinse ie tsoûïe sè tsausse.

Lo valet. — Ma faut cougnâitre la jographie dau pays, la carta ?

Lo père. — Po la carta, n'a pas pi fauta de bin la savâi ; ma lè carte l'è on tot autro affére : faut ître suti et pouâi lè manèyî, lè ludzi âo picolon, savâi lo yasse, lo krutse, lo zougue, que lâi a assebin ; et pu le chemôse ; mîmameint la manille et lo pequiet. L'è cein que l'è lo pe pènâbllio !

Lo valet. — Te met adî tè solâ ferrâ po parti. A quie servan-te ?

Lo père. — On lè met po pouâi fére on bocon de trafi ein martseint po pouâi oûre quand on autro tsachâo arreve. Adon, on sè dèpatse de bâire noutra gourda po pouâi lâi dèmandâ de la sinna.

Lo valet. — Mâ, tote lè lâivre que te tye, iô lè preind-to ?

Lo père. — Iô on lè preind ? Faut que tè diesso qu'on n'ein trâove min du grand teimps pè-ce ; adan, on è d'obedzî de tiâ dâi counet âo bin d'atsetâ dâi lâivre vè lè martchand qu'on lau dit dâi *comestibles*.

Lo valet. — Mâ, faut bin savâi terî ?

Lo père. — Que t'i fou. Porquie terî ? po sè fére dau mau, âo bin tiâ son tsin ? Te mè farâi on rîdo tsachâo ! tadié que t'î. On bon tsachâo dusse jamé terî ; tot cein que fot bas, l'è dâi botoille.

Lo valet. — Et porquie dan preind-to ton pètairu avoué tè ?

Lo père. — Cein, l'è lo pllie défecilo à explliquâ. L'è onna moûda dinse. On sè sert jamé dau pêtairu, lo fau tot parâi preindre avouè sé. Ie dèmandâvo justameint à n'on mâidzo, que i'avé étâ avoué li, porquie lâi avâi cllia moûda et m'a de dinse : « Vo séde qu'on a dein noutron veintro, dè coûte la pétubllia, on bocon de bouî qu'on l'âi dit la *pendice*, que sert à rein d'autro qu'à no z'einnoyî. Quan on lo tsapllie, on è bin de mî. Prau su que clli bouî, l'a z'on z'u étâ utilo lâi a bin dâi tsîron d'annâïe, mâ orâ ie grâvo petout. Lo fuzi po lo tsachâo l'è tot parâi quemet clli bouî. L'è pe rein qu'on eincâobllia. »

MARC A LOUIS.

VAUDOIS D'EN-LA !

On a beau être Vaudois de Genève, il fait bon toujours venir passer quelques heures au pays auquel on appartient de par sa famille, sinon par sa naissance

Ah ! sans doute, si l'on s'est fixé là-bas, au petit bout du lac, c'est qu'on s'y trouve bien, qu'on y gagne sa vie, ni plus, ni moins péniblement qu'ailleurs ; c'est qu'on y a de bons amis, d'aimables voisins, des habitudes qui vous sont chères et qu'on aurait peine à changer contre d'autres, qui ne seraient peut-être pas aussi agréables : c'est l'ancienneté qui fait le charme des habitudes. Mais venir fouler le sol de ses pères, de ce sol qui, quoi qu'on fasse, laisse une empreinte si forte chez qui en est issu, qu'elle peut aller s'affaiblissant peut-être de génération en génération, chez ceux qui émigrent, mais disparaître complètement : jamais, c'est un besoin qu'éprouve tout homme qui a le cœur à la bonne place.

Et quand bien même on y pose pour la première fois le pied, sur le sol de ses pères, quand, né, élevé, instruit, établi, enrichi même sur d'autres terres, on se trouve, en y débarquant, entièrement désorienté : pays nouveau, figures, habitudes nouvelles, on n'y éprouve pas ce sentiment d'inconnu, d'isolement, qui vous saisit et vous oppresse dans un pays auquel on est complètement étranger. On a l'impression, tant faible soit-elle, que l'on est chez soi et qu'un contact s'établit soudain entre ce sol nouveau et certaines sensations, nouvelles aussi, sensations qui sont comme le très faible écho d'un passé très lointain, vécu par des gens que l'on n'a pas connu, mais dont le sang coule encore dans vos veines. Alors, saisi d'une joie inconsciente peut-être, mais sincère, tout fier, on se dit : ce pays est celui de mes ancêtres. Vive mon pays !

Et voilà pourquoi, le dimanche 25 septembre dernier, le cercle de l'*Ecusson vaudois*, de Genève, était en fête. Il avait choisi pour but de sa course familière annuelle, le joli petit village de Denges.

Les participants — ils étaient plus de cent — sont descendus à Morges, où les attendait le club littéraire les *Amis de Morges*, qui leur a offert, à l'Hôtel du Port, une collation fort bien venue.

Ah ! ma foi, il y eut quelques discours. Que voulez-vous, c'est une des plaies de notre bon pays ; on aura raison peut-être du mildiou, du phylloxéra, même : on ne vaincra pas la « discouromanie », en dépit de l'indifférence croissante du public à l'égard des « discouromanes ».

Il est vrai qu'il fallait bien se dire : « Bonjour... Bonjour... Comment que ça vit ? comment que ça va ? » Ce fut la tâche de MM. Louis Paquier, président du cercle de l'*Ecusson vaudois*, et de M. Louis Demont, l'auteur des « Internés », porte-parole des *Amis de Morges*.

Mais la fanfare est prête ; le piston sonne le départ.

A Préverenges, halte. Le soleil est chaud ; les routes sont belles

Denges ! Les mortiers tonnent. M. le syndic attend ses hôtes, entouré de ses collègues et de tous ses administrés. Cortège dans le village ; après quoi, halte sur la place. Les plateaux circulent, les mains fraternisent ; donc les cœurs s'entendent.

Un peu à l'écart, autour de la fontaine, un groupe de silencieux. Chut ! ne les dérangeons pas : « il est moins dix ».

— Qu'est-ce qu'y font, ceux-là, syndic ?

— Rien !... N'approche pas, je te dis, c'est de la graine d'assassins.

Le banquet traditionnel est servi en plein air, sous le soleil brûlant. Mais qui donc oserait se plaindre, cette année, bien au contraire. On se rattrape.

Du menu et des discours, nous vous faisons grâce. Le premier vous ferait inutilement venir l'eau à la bouche ; les seconds n'étaient que pour les personnes qui les ont écoutés. Et puis il faut en goûter sur place, servi chaud. A froid, ce n'est plus du tout la même chose. Disons seulement qu'il y en eut plusieurs et qu'ils nous ont appris deux choses.

D'abord, que le cercle de l'*Ecusson vaudois*, à Genève, créé en 1898 et dont le principal fondateur et le premier président fut M. Pache, eut des débuts difficiles. Il a maintenant passé le mauvais pas et sa situation est des plus prospères. Son but est avant tout de grouper les Vaudois habitant Genève, de créer et de maintenir entre eux des liens de bonne amitié. Mais il a aussi un but social. Deux sections d'épargne se sont constituées dans son sein, qui donnent la plus entière satisfaction aux intéressés.

Le cercle comprend aussi une section de musique très florissante.

La seconde chose, que nous avons apprise de la bouche de M. Gustave Paquier, syndic de Préverenges — car la municipalité de ce village était représentée à la fête par une délégation — c'est que jadis Préverenges et Denges ne constituaient qu'une seule commune. Une scission survint. Les Paquier, les Tardy et les Rossier restèrent fidèles à Denges. Les Delarageaz, les Bolliet et les Moyard ne désertèrent pas le drapeau de Préverenges.

Le syndic de chacune de ces communes était toujours choisi parmi les bourgeois. On ne voyait jamais un bourgeois de Denges au fauteuil syndical de Préverenges ou vice-versa.

Il s'en est fallu de peu, aux dernières élections communales, qu'une révolution n'éclatât à Préverenges, lorsque M. Gustave Paquier, bourgeois de Denges, fut élu syndic de la première de ces communes. On assure même que cette infraction à la tradition est une des causes du mauvais temps dont nous avons souffert cette année.

Puisque l'occasion nous a été donnée de citer deux discours, ceux de MM. Pache, de Genève, et Paquier, syndic de Préverenges, disons, pour ne pas faire de jaloux, que les autres orateurs, très applaudis aussi, furent MM. L. Paquier, président du cercle de l'*Ecusson vaudois*, Ch. Borgeaud, député, président du *Cercle démocratique* de Lausanne, et Robert Paquier, municipal à Denges. Le major de table était M. Dorsier, de Genève.

Les discours furent suivis d'une partie familière très gaie, où les productions de tout genre abondèrent. Puis un bal termina la fête.

En se quittant, Vaudois de Genève et Vaudois de Vaud étaient enchantés les uns des autres et ne s'en cachaient pas.

Ah ! qu'il fait bon, qu'il fait bon
Qu'il fait bon chez nous !

X.

Actualité. — Deux vieux amis se rencontrent :

— Salut !

— Salut !... Ça va ?

— Ça va !... Quel bon nouveau ?

— Peuh ! il n'y en a point.

— Il y en aura encore moins cet automne.

P.

Le tablier. — C'est à l'auberge de "". Entre un vieux maréchal-ferrant, dont le tablier de cuir est tout battant neuf ; pas un accroc, pas une tache. Et les lazzi de commencer :

— Eh ! père Gédéon, vous ne l'userez jamais, celui-là, fait un consommateur.

— Il est trop beau pour le salir ! observe un autre, en ricanant.

— Gédéon, dit un troisième, croyez-moi si vous voulez l'user, ce tablier, y vous faut le mettre derrière.

P.

LES PIEDS SOUS LA TABLE

Un bon moine à la figure rubiconde arrive un jour dans une hôtellerie pour dîner, alors que le repas en était déjà à sa seconde moitié. Les moines, on le sait, ont bonnes dents et fin palais — oh ! nous ne le leur reprochons point, certes — et il s'agissait pour le nôtre de rattraper le temps perdu. Il s'en acquittait de son mieux, bien qu'il eût affaire à forte partie, car ses commensaux mangeaient ferme, buvaient sec, et avaient sur lui grande avance.

Mais son voisin, un babillard insipide comme on n'en trouve que trop à table d'hôte, pressait le bon moine de questions vaines et importunes. Pour ne pas perdre un coup de dent, ce dernier prit le parti de ne répondre que par monosyllabes.

— Quel est l'habit que vous portez ? demanda le voisin.

— Froc.

— Combien êtes-vous de moines ?

— Trop !

— Quel pain mangez-vous ?

— Bis.

— Quel vin buvez-vous ?

— Gris.

— Quelle chair mangez-vous ?

— Bœuf.

— Combien avez-vous de novices ?

— Neuf.

— Que vous semble de ce vin ?